

Zeitschrift: Bulletin de la Société romande d'apiculture
Herausgeber: Société romande d'apiculture
Band: 4 (1907)
Heft: 1

Heft

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 29.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ ROMANDE D'APICULTURE

S'ADRESSER

pour tout ce qui concerne la rédaction
à M. GUBLER, à Belmont (Boudry)
Neuchâtel.



pour les annonces et l'envoi
du journal
à M. Ch. BRETAGNE, à Lausanne.

QUATRIÈME ANNÉE

Nº 1.

JANVIER 1907

A NOS LECTEURS

Nos bons voeux de nouvelle année à tous nos lecteurs.

Le temps marche vite ; avec ce numéro, notre *Bulletin* entre déjà dans sa quatrième année d'existence et il vient de nouveau heurter à votre porte pour demander un bon accueil.

L'année qui vient de s'écouler n'a pas fait beaucoup d'heureux parmi nous ; que d'espoirs déçus, que de rêves évanouis, que de chers collègues partis pour une autre patrie ! Dans l'espace de quelques mois, la mort impitoyable ne nous a-t-elle pas enlevé, les uns après les autres, MM. Alex. Pont, Aug. Warnery, Jacques Bonjour⁽¹⁾, Louis Mottaz, de Kriegsheim, et d'autres ? C'est avec le sentiment d'une profonde tristesse que nous voyons toutes ces brèches qui se sont formées dans nos rangs, et involontairement on se pose la question : Quand sera-ce mon tour ? Tenons-nous prêts et agissons pendant qu'il en est encore temps !

Notre modeste *Bulletin* tiendra à cœur de remplir toujours mieux son but, de travailler à l'union toujours plus intime de tous les membres de notre Société, de faire connaître tous les progrès qui s'opèrent dans notre domaine, de faire aimer notre science et l'insecte qui en est l'objet.

Mais pour arriver à ce but, il compte sur le concours de tous. Si le simple apiculteur n'a pas les moyens dont dispose le savant pour pénétrer dans les secrets de la nature, surprendre les infiniment petits dans leur activité bienfaisante ou néfaste, il peut cependant, en communiquant ses expériences, les faits frappants, seconder puissamment la science, hâter le progrès et un progrès rapide n'est même possible que si ces deux facteurs, pratique et science, marchent la main dans la main.

⁽¹⁾ Nous espérions qu'un ami intime de notre regretté J. Bonjour nous enverrait une petite notice biographique ; est-ce que personne de sa connaissance ne sent le besoin d'honorer sa mémoire ?

A l'heure qu'il est, les savants font de grands efforts pour éclairer les points encore obscurs dans la vie de notre petit insecte ; les gouvernements les appuient en dotant les stations bactériologiques ; mais les apiculteurs praticiens ne les secondent souvent pas assez, ils se contentent de cueillir le fruit de tous ces travaux. Cependant, l'exemple de Dzierzon et de tant d'autres, qui n'étaient pas des savants proprement dits, nous montre ce qu'il est possible de faire.

Chers collègues, notre feuille, qui est une entreprise de la Société, voudrait aussi apporter une pierre à l'édifice commun ; que chacun, donc, selon ses forces et moyens, la soutienne, soit par l'envoi d'articles, soit en lui gagnant des abonnés. Si chacun fait ainsi fidèlement son devoir, le *Bulletin* prospérera et chacun en profitera ; l'année sera bonne, sera heureuse.

Ulr. GUBLER.

PRONOSTICS POUR L'ANNÉE 1907

Les travaux du rucher sont maintenant terminés à peu près partout et il faut avouer qu'ils ont été particulièrement favorisés par un temps exceptionnellement beau. En général, l'apiculteur aura dû parfaire par le sirop de sucre les provisions qui manquaient dans les ruches. Les abeilles ont emmagasiné la nourriture à l'endroit où elles peuvent l'atteindre le plus facilement pendant l'hiver. Le nourrissement, administré par petites ou grandes quantités, aura provoqué une ponte assez abondante, même dans les colonies où il n'y avait plus de couvain. Nous aurons donc pour le printemps prochain un nombre suffisant de jeunes abeilles et pour l'hiver assez de provisions, si nous avons été prévoyants. Ces deux facteurs pourraient nous induire à envisager l'avenir avec un certain degré d'assurance. Cependant, en faisant, l'autre jour, ma dernière revision, je fus péniblement surpris de deux choses qui me font mal augurer de l'année prochaine.

La pauvreté de la récolte pendant la belle saison a singulièrement calmé la fièvre d'essaimage, de sorte que celui-ci a été dans nos régions à peu près nul. Le renouvellement naturel des reines ne s'est donc pas produit et l'apiculteur ne s'occupe pas encore assez de l'élevage artificiel pour remplacer régulièrement les vieilles reines. Soit par routine, soit par négligence, nous comptons sur les jeunes mères que nous trouvons lors de l'essaimage naturel et peu nombreux sont ceux qui s'adonnent avec succès à l'élevage des jeunes reines. D'ailleurs les éleveurs ont opéré l'été dernier dans des circonstances défavorables : le nectar, ce puissant ressort du mouvement vital des abeilles, n'a pas coulé abondant ou n'a pas coulé du tout pendant

l'élevage, ce qui a fait naître des reines peu nombreuses et d'une qualité médiocre. Quoi qu'il en soit, nos reines trop vieilles ou peu fécondes, ne seront pas à la hauteur de leur tâche l'été prochain.

En délogeant trois ruchées, je fus envahi d'un autre sujet d'inquiétude : je n'ai trouvé qu'une quantité minime de pollen. La chose n'est pas du tout étonnante, car depuis le 15 juillet nous n'avons plus de fleurs au pied du Jura et les quelques averses récentes sont arrivées trop tard pour améliorer la situation. Les abeilles ont épuisé le stock de pollen qu'elles ont récolté au printemps, ce qui en reste est d'une importance insignifiante. Que va-t-il se passer au mois de mars quand l'élevage recommencera et qu'il faudra à la famille naissante le pain quotidien ? Sans doute, l'apiculteur pourra présenter à ses insectes de la farine ou bien l'abeille prendra dans sa détresse, en guise de pollen, toutes sortes de substances telles que sciure, gypse, etc., mais ces matières ne peuvent amener que du trouble dans leur digestion et une dégénérescence de la race.

Ces deux points noirs restent donc à l'horizon, mais prenons cependant courage, espérons que mes mauvais présages ne se réalisent point et que l'année de grâce 1907 verra descendre « sur nos champs et nos guérets » une mesure abondante de miel et de bénédictions.

Neuchâtel, le 16 octobre 1906

J. KELLER, prof.

† Dr JOHANN DZIERZON

Un des apiculteurs les plus illustres, le Dr J. Dzierzon, est mort le 26 octobre dernier, à Lowkowitz, en Silésie, à l'âge de 95 ans 9 mois. Il naquit le 11 janvier 1811 ; ses parents, des agriculteurs peu fortunés, ont envoyé le garçon éveillé d'abord à l'école du village et après au Collège de Breslau, où il étudia la théologie. De bonne heure notre industrieux insecte attira l'attention du jeune Dzierzon, observateur enthousiaste de la nature. Lorsqu'en 1835 il fut nommé curé de la paroisse de Karlsmarkt, il trouva assez de loisir pour se vouer à l'étude de l'abeille qu'il affectionnait tant. Le vaste jardin de la cure renfermait bientôt quelques centaines de colonies ; mais ce qui réussit à merveille au début présenta plus tard bien des difficultés, Dzierzon devait goûter toute l'amertume des insuccès et des revers : une fois on lui volait 70 ruches ; un incendie lui en fit perdre 60 ; une inondation lui en emporta 24 et la loque en détruisit environ 500, de sorte qu'il ne lui restait qu'une dizaine de colonies de tout ce magnifique rucher. Mais Dzierzon n'était pas homme à se décourager ; il manœuvra si bien avec ce qui lui était resté, qu'au

bout de quelques années il put de nouveau montrer à ses nombreux visiteurs 400 ruches prospères.

Il avait débuté avec la ruche à magasin de Christ, qui n'était autre que la ruche décrite par J. de Gélieu, en 1740 déjà. Dzierzon eut l'idée de mettre au haut de ces caisses des barrettes amorcées aux-quelles les abeilles attachaient les bâtisses ; de cette manière il pouvait enlever facilement les rayons après les avoir détachés des parois.



M. LE DR JOHANN DZIERZON

Quand plus tard Berlepsch remplaça ces porte-rayons par des cadres, la ruche mobile était créée et une nouvelle ère dans la culture des abeilles inaugurée.

En 1853, Dzierzon reçut la première colonie italienne qui lui fit découvrir la parthénogénèse chez les reines (faculté de produire des œufs mâles sans avoir été fécondée) ; cette découverte suscita d'abord bien des controverses, mais des savants comme Leukart et Siebold prouvaient l'exactitude des observations de Dzierzon. Cette

théorie a été attaquée ces dernières années par Dikel (¹), mais elle est de nouveau sortie victorieusement de la lutte et la science a définitivement donné raison à son auteur.

Dzierzon a beaucoup écrit : en 1848, il a publié sa « Théorie und Praxis des neuen Bienenfreundes », en 1861 « Rationelle Bienen-zucht », et en 1890 « Der Zwillingsstok, die zweckmässigste Bienen-wohnung ». De nombreux articles de sa main ont paru d'abord dans le « Bienenfreund aus Schlesien », après dans les « Frauendorfer Blätter », dans la « Eichstaetter Bienenzitung » et après dans la « Nördlinger Bienenzitung », de A. Schmid. Son style est toujours clair, précis, allant droit au but, et sa nature combative ne craint pas d'employer quelquefois des mots blessants ; mais il est toujours sincère et l'on sent le plaisir qu'il a de communiquer aux apiculteurs les découvertes qui peuvent leur être utiles. Dzierzon aimait la simplicité et ne pouvait s'habituer à se servir de cette multitude d'auxiliaires et d'instruments que l'apiculture moderne croit nécessaire pour réussir ; le couteau de poche lui suffit.

Les succès merveilleux que Dzierzon avait obtenus portèrent son nom dans tous les pays du monde ; les souverains s'empessaient de le décorer, l'Université de Munich lui décerna le titre de Dr *honoris causa*, et nous, simples apiculteurs, nous lui garderons toujours un souvenir reconnaissant.

U. G.

OBSERVATIONS FAITES SUR CERTAINES PLANTES MELLIFÈRES

Faute de loisir, mes essais n'ont porté cette année que sur quelques plantes mellifères estivales.

Je citerai d'abord, parmi les ombellifères, l'*Angélique sauvage* (*Angelica sylvestris L.*), que l'on rencontre fréquemment dans les prairies fraîches aux bords des eaux, de juillet à septembre. Sa conformation est simple : calice à dents presque nulles, pétales entiers. Les fleurs, d'un blanc rosé, forment une ombelle très ample à 25-30 rayons, très visible des insectes. Le disque nectarifère laisse suinter de véritables gouttelettes de nectar roulant sur les pétales au moindre choc. Cette espèce est donc très mellifère. Lorsque je l'ai examinée, chaque ombelle était visitée en moyenne par 5-7 abeilles et par d'autres apiaires ainsi que par certains diptères. Comme celui des autres ombellifères mellifères, le miel en est foncé et d'un goût tout à fait spécial.

Les ombellifères possèdent deux grands avantages déjà indiqués

(¹) Voir *Rerue internationale* 1898 page 236,

par Darwin et par Lubbock : 1^o la réunion de nombreuses petites fleurs en bouquets plats et larges, ce qui les rend beaucoup plus voyantes ; 2^o les fleurs sécrètent toutes du nectar sur une espèce de disque plat, situé au centre de la fleur, et qui est par conséquent accessible à tous les insectes et même à ceux qui ont la langue courte. Ce dernier avantage est considérable, en ce qu'il permet aux insectes de visiter plus rapidement ces fleurs réunies et de les féconder plus sûrement que si elles avaient été isolées.

Les *ronces* (rubus) étaient fort appréciées des vieux mouchiers en tant que plantes à nectar. Et cela, avec raison. Le nectar s'accumule dans cette rosacée entre les pistils et les étamines. Il est bien visible. Les nectaires sont situés à la base des étamines entre l'onglet et l'ovaire. Au moment où j'observe, des pucerons sucent le nectar entre les sépales, les étamines et l'ovaire.

J'ai voulu poursuivre mes observations sur l'*Eupatoire chanvrine* (*Eupatorium cannabinum* L.), plante élevée de la famille des composées, à feuilles palmatiséquées, à 4-5 segments lancéolés, acuminés-dentés, à capitules cylindriques formés de 3-6 fleurons disposés en corymbe très compact et très multiflores, à fleurs d'un rouge vineux. L'Eupatoire pousse au bord des eaux ou dans les bois humides. Là où elle croît, elle devient fort commune. L'an dernier, cette composée était bien visitée et avait contribué avec la ronce à me donner un nectar très foncé, luisant et verdâtre, pas agréable au goût. Cette année, je n'ai vu aucune abeille sur les eupatoires. Encore une preuve de la variation de la production du nectar suivant des causes mal définies. L'année prochaine, je continuerai mes observations sur d'autres plantes estivales à nectar.

L'automne m'a permis d'apprécier la grande valeur du lierre commun. Celui-ci mérite une mention toute spéciale. Cette plante appartient à l'ordre des Araliacées, famille des Hédéracées. C'est la seule espèce européenne qui spécialise cet ordre.

Description : Calice à 5 dents. Pétales, 5. Etamines 5. Fruit baciforme à 5 loges ou moins par avortement. Baies noirâtres. Les fleurs sont placées en ombelles disposées en grappes.

La conformation de la fleur permet aux insectes et notamment aux abeilles de la visiter aisément. C'est ainsi que les étamines longues d'environ quatre millimètres, écartées à deux millimètres et demi l'une de l'autre sont insérées avec les pétales au sommet du tube du calice. Elles ne gênent donc en rien l'insecte visiteur. Le style a tout au plus un millimètre de long. Les sépales sont soudés en tube avec l'ovaire. Le disque nectarifère, qui s'étend tout autour du pistil, a un diamètre de trois millimètres environ. Il est recouvert de ponctuations qui laissent suinter un nectar brillant.

Je vois distinctement les gouttelettes à l'œil nu et mieux encore à la loupe. Sous l'objectif du microscope, elles sont d'un blanc nacré fort brillant.

Cette plante fournit beaucoup de miel et de pollen. Mes abeilles rentrent aujourd'hui avec des pelotes très caractéristiques, d'un jaune verdâtre.

Lorsqu'on se trouve à proximité de vieux murs couverts de lierre, cette plante mellifère attire quantité de butineuses à un moment de l'année où le nectar devient rare et où le pollen sert encore à nourrir les dernières larves au berceau. Son miel, très blanc, fort beau, d'un goût relevé, alors qu'on pourrait lui supposer une certaine amertume, granule en grains très fins.

Je compte vingt fleurs sur l'une des ombelles du lierre. Chaque rameau porte en moyenne 5 ombelles, ce qui donne 100 fleurs par rameau. J'ai plongé les rameaux cueillis dans l'eau et je les ai placés dans une pièce chauffée à 22°. Un dégagement considérable de nectar fort aqueux, j'en conviens, se produit. J'évalue l'épaisseur du nectar produit à $\frac{1}{2}$ millimètre. La surface étant de $0,0015 \times 0,0015 \times 3,1416$, le volume sera de $(0,0015 \times 0,0015 \times 3,1416) \times 0,0005 = 3\frac{1}{2}$ millimètres cubes environ. 100 fleurs ou 1 rameau produit 350 millimètres cubes de nectar. J'enlève plusieurs gouttelettes (d'ailleurs visibles à l'œil nu) et je goûte leur saveur sucrée très prononcée. Le lierre est donc une plante réellement mellifère que nous regrettons de ne pas voir plus répandue.

A l'an prochain la suite de nos observations.

Forêt-Trooz (Belgique), le 24 octobre 1906.

VAN HAY.

LOQUE, DÉSINFECTION DES RUCHES

La loque ayant fait son apparition chez moi il y a environ 3 ans, je fus embarrassé sur le choix des acides que je devais employer pour désinfecter mon rucher, étant donné qu'il est reconnu que ces derniers n'ont aucun effet sur l'enveloppe gélatineuse des spores.

J'eus l'idée que le désinfectant le plus radical serait le feu ; c'est alors que je pensai à la lampe à souder, appelée lampe suédoise, qui est employée dans les entreprises électriques et chez les ferblan-tiers.

La lampe suédoise est actionnée par la benzine et projette une flamme avec beaucoup de pression sur une longueur de 15 à 20 cm. En promenant la flamme de cette lampe contre les parois intérieures et extérieures d'une ruche ayant contenu une colonie loqueuse (sans

oublier les planchettes, le trou de vol, le toit, etc.), on peut être sûr du succès, car les insectes, comme les mouches, les araignées, les papillons, sont carbonisés instantanément lorsqu'ils arrivent en contact avec la flamme.

En outre, il faudra aussi désinfecter les outils, l'extracteur et les ustensiles qui auraient contenu du miel contaminé.

Lorsqu'on fait usage de cette lampe, il s'agit de bien surveiller l'effet que produit la flamme, afin de ne brûler que les déchets de cire, de propolis, et la poussière qui se loge dans les coins et dans les fentes ; de cette manière, tout est bien assaini et c'est à peine si le bois a bruni.

Ce moyen de désinfection est non seulement d'une efficacité incontestable, mais il est aussi pratique, en ce sens, qu'en quelques minutes une ruche est rendue de nouveau habitable, alors qu'en procédant par des lavages au sublimé ou au lysol, le résultat en est douzeux et le bois susceptible de travailler.

J'emploie également la lampe suédoise pour désinfecter une fois par mois les loges de mon clapier et mon poulailler.

Bulle, 21 novembre 1906.

E. PARIS.

L'ABEILLE ITALIENNE ET L'ABEILLE COMMUNE

Les opinions émises sur la valeur comparative de l'abeille italienne et de l'abeille commune sont contradictoires dans les différents pays. En Suisse, l'opinion est généralement qu'il n'y a pas assez de différence entre les deux races, comme qualité, pour justifier l'importation et l'introduction d'une race étrangère. En France et en Angleterre, les opinions sont grandement partagées. En Allemagne, la majorité est en faveur de l'abeille italienne. Aux Etats-Unis, l'opinion est presque entièrement en faveur de l'italienne, ou tout au moins de la métisse.

Mais, pour nous faire une idée complète de l'opinion générale, il est bon de voir ce qu'en disent les ouvrages traitant du sujet. Les articles de journaux sont écrits bien souvent sans beaucoup d'étude, tandis que les opinions émises dans les livres sont généralement le résultat d'investigations sérieuses, qui ne voient le jour qu'après mûre considération. Permettez-moi de passer en revue différents écrivains sur le sujet qui nous occupe.

En Allemagne. — Berlepsch trouve à l'italienne les qualités suivantes quand on la compare à l'abeille commune : Moins sensibles

au froid. Reines plus prolifiques. Moins méchantes. Plus industrieuses. Se défendent mieux contre les pillardes. — Défauts : Sont plus pillardes que l'abeille commune.

Dzierzon. — Plus belles. Plus industrieuses. Plus prolifiques. Plus capables de se défendre contre les pillardes. Plus douces à manier.

En Suisse. — Bertrand (Conduite du rucher). Caractère doux. Se défend mieux contre les pillardes et la fausse-teigne. Se tient plus solidement sur les rayons quand ils sont sortis de la ruche. Reines très prolifiques. — Défauts : Moins rustiques que l'abeille commune. Fécondité quelquefois intempestive. Croisement donne les meilleures abeilles connues.

En France. — Hamet. Couleur plus claire. Vol plus léger. Port plus gracieux. A permis des études qu'on n'aurait pu faire avant son introduction. Peut rendre de bons services en l'introduisant pour améliorer la race du pays. Dimension des cellules d'ouvrières $5^{mm}5$, tandis que celles de l'abeille commune sont de $5^{mm}2$.

De Layens-Bonnier. — Grande activité. Peuvent visiter certaines fleurs par suite de leur trompe un peu plus longue. — Défauts : Se croisent facilement avec les abeilles ordinaires et produisent des métisses agressives et méchantes. Sont particulièrement pillardes. Peuvent apporter la loque.

Langstroth-Dadant. — Moins sensibles au froid. Plus prolifiques. Se défendent mieux contre les insectes. Moins promptes à piquer. Très laborieuses. Plus actives. Restent tranquilles sur les rayons quand on les sort de la ruche. — Défauts : Plus disposées à piller que les abeilles communes, mais se fatiguent plus tôt quand elles ne réussissent pas.

En Angleterre. — Cowan. Plus prolifiques. Plus actives. Travail- lent plus tôt et plus tard. Prêtes à essaimer plus tôt. Recueillent le miel de plantes qui ne sont pas fréquentées par l'abeille commune. Moins disposées à piquer, par conséquent plus faciles à manier. — Défauts : Peuvent amener la loque. Commencent à tra- vailler de trop bonne heure au printemps.

Cheshire. Caractère plus doux, se laissant facilement manier. Adhèrent bien aux rayons quand on les manie, la reine quelquefois continuant sa ponte. Très prolifiques. Se défendent très bien contre les pillardes. Sont presque à l'épreuve de la teigne. Excellentes buti- neuses. — Défauts : Sont facilement rendues pillardes. Dépensent trop facilement leurs économies pour l'élevage du couvain.

Irlande. — Digges. Plus prolifiques. Sortent plus tôt et plus tard. Récoltent le miel de fleurs dont la corolle est trop longue pour

l'abeille commune. Douces et faciles à manier. — Défauts : Sont lentes à bâtir leurs rayons et sont de bonnes pillardes.

Etats Unis. — Quinby. Sont plus fortes, plus belles et plus prolifiques. Récoltent plus de miel. Sortent plus tôt et plus tard. Tirent du miel de corolles dans lesquelles les autres ne peuvent pas atteindre, sont moins disposées à piller, se défendent mieux et sont plus douces.

A.-J. Cook. — Plus actives. Travaillent plus tôt et plus tard. Se protègent mieux contre les pillardes et la teigne. Plus prolifiques. Plus tranquilles sur les rayons, la reine est par conséquent plus facile à trouver. Moins pillardes. Plus douces. Ont la langue plus longue que la race ordinaire. — Défauts : Les opercules de leur miel sont plus foncés que ceux de la race ordinaire.

G.-C. Miller. — Ne parle pas des qualités de la race italienne, mais raconte qu'il a acheté sa première reine de cette race en 1866 et que de temps en temps il achète une reine importée.

Maintenant, permettez-moi de passer ces qualités et ces défauts en revue. Sur les douze écrivains, neuf les recommandent comme plus prolifiques. Trois trouvent qu'elles commencent trop tôt au printemps. Ceci est un point qui doit les rendre moins désirables dans les pays où la température humide et inégale du printemps demande une grande économie de la part des abeilles, afin de ne pas se trouver prises par un refroidissement du couvain. C'est probablement pourquoi aux Etats-Unis elles réussissent mieux, car la transition entre l'hiver et l'été est subite et une abeille active et précoce est nécessaire pour obtenir un élevage rapide.

Deux écrivains disent qu'elles sont moins sensibles au froid que les abeilles communes. Un seul dit le contraire. Les autres n'en parlent pas. C'est donc une qualité douteuse, soit pour ou contre.

Douceur — Neuf écrivains les recommandent sur ce point. Trois n'en parlent pas. J'ajouterais que c'est leur douceur qui cause leur tranquillité sur les rayons qu'on manie et qui permet de trouver les reines avec facilité, comme le dit Cook. J'ai souvent apporté un rayon couvert d'italiennes dans un salon rempli de monde ; le rayon a passé de main en main sans qu'une seule abeille se détachât ou offrit de piquer.

Sept écrivains disent qu'elles se défendent mieux contre les pillardes que les abeilles communes. Les autres n'en parlent pas. Cette qualité est évidente.

Cinq écrivains leur reconnaissent une langue plus longue que celle des abeilles communes. Cette qualité n'est pas positive comme uniformité. Mais il est probable que la race à langue plus longue qu'on finira par obtenir tôt ou tard sera issue de la race italienne.

Maintenant voyons les défauts. Cinq personnes les accusent d'être plus pillardes que l'abeille commune. Une seule les donne comme moins pillardes. Ceci a besoin d'explication. Ayant plus d'activité que les abeilles communes, elles trouvent plus tôt le miel exposé à leur avidité, mais quand l'objet de leur désir a disparu, quand on a fermé la ruche pillée, elles se lassent plus tôt que les noires de tourner autour d'une place fermée. Quand le pillage est commencé elles y mettent une ardeur extrême. Une ruche d'abeilles ordinaires est bien plus facilement pillée par les italiennes qu'une ruche italienne par les abeilles communes.

Deux écrivains nous disent qu'elles peuvent apporter la loque dans un rucher. Ceci peut se dire de n'importe quelles abeilles qui sont reçues de loin et dont on ne connaît pas la provenance. Pour ne courir aucun danger d'importation de loque, il ne faut pas acheter d'abeilles dont le rucher n'a pas été examiné. C'est ici qu'une inspection officielle serait utile et il me semble que les Italiens devraient prendre des mesures pour contrôler les ruchers d'exportation, de manière à pouvoir offrir des garanties aux clients étrangers.

Cependant, il est bon de dire que le danger de loque, par l'importation de reines, n'est que très éloigné. Il paraît que M. Cowan, d'Angleterre, a importé ainsi la loque dans son rucher. Mais nous avons fait, mon père et moi, pendant des années, l'importation en grand de l'abeille italienne, et quoique toutes les reines, sans exception, aient été préalablement introduites dans nos ruchers avant d'être réexpédiées dans toutes les parties des Etats-Unis, nous n'avons jamais vu de loque et aucun de nos clients ne s'est plaint. La plus grande partie de nos reines venaient de Monselice, près de Venise. De 1874 à 1880, nos importations se montèrent à plusieurs centaines de reines annuellement.

On assure que la race italienne s'améliore dans les ruchers dans lesquels on l'apporte. Ce n'a pas été mon expérience. Tout au contraire, nous avons eu de meilleurs résultats de reines reçues directement d'Italie que de nos reines américaines, mais il faut cependant dire que ces dernières ont toujours été plus régulières comme couleur. Je crois que c'est la sélection pour la couleur qui est cause du peu de qualité de certaines reines. On veut être sûr qu'elles sont pures et on choisit toujours les plus jaunes. La fécondité est sacrifiée aux apparences.

Somme toute, bien que l'abeille italienne soit moins désirable dans certains pays, je crois qu'il est bon de la recommander aux apiculteurs qui désirent ce qu'il y a de mieux et qui veulent faire de l'apiculture progressive et profitable.

CE QUE NOUS ENSEIGNENT LES ANNÉES DE DISETTE

S'il est des gens qui n'ont pas lieu de trouver la vie monotone, c'est bien nous, apiculteurs. Non seulement les saisons nous apportent tour à tour les occupations les plus variées, suivies du repos indispensable, mais les années qui se succèdent se font aussi dissemblables que possible et nous octroient, suivant leur caprice, ou un large superflu, ou le strict nécessaire, ou la disette, qui est une sévère école. Cette année, nous avons été à l'école ; cherchons à voir ce que nous avons pu y apprendre.

Ce n'est certes pas une leçon d'orgueil, car il est bien humiliant, après avoir beaucoup appris, beaucoup observé, beaucoup travaillé, après avoir obtenu des succès dont on était fier et s'être cru un maître en apiculture, de devoir reconnaître sa parfaite impuissance et son entière dépendance, conditions qui dureront autant que le monde, puisque l'homme, qui s'enorgueillit de ses victoires sur les forces naturelles, ne sera jamais capable de produire la moindre fleur, ni de l'humecter de la plus petite goutte de miel.

Il y a donc pour nous une grande leçon d'humilité, mais je n'insiste pas, les apiculteurs étant en général des gens sensés et modestes, ayant depuis longtemps appris, dans l'intimité où ils vivent avec la nature, ce que valent, quand elle refuse de les seconder, leur science et leurs efforts.

En face d'un désastre ou d'un insuccès, on cherche à établir les responsabilités ; pourquoi ne le ferions-nous pas aussi ? Notre ouvrage est compliqué : trois agents, trois intelligences y concourent au but final : l'humble et actif petit insecte, l'abeille, qu'aucune machine, si merveilleuse fût-elle, ne remplacera jamais ; nous, apiculteurs, qui nous arrogeons sur elle et sur le produit de son labeur le droit que l'on sait, et enfin la bonne Providence, Dieu lui-même, en un mot. La première est infaillible, ou peu s'en faut. Placée dans les conditions favorables, elle joue son rôle à la perfection ; nous pouvons compter sur elle. L'apiculteur, lui, nous ne le savons que trop, peut manquer à son devoir, être négligent, intervenir à faux, et souvent l'insuccès peut lui être imputé ; mais par l'étude, par l'observation, par le travail il arrive, s'il le veut, et c'est là notre idéal d'apiculteurs, à obtenir le maximum de résultats réalisables. Quant au rôle de l'agent principal, qui ne nous doit pas compte de ses actes, et dont les dispersions s'ordonnent en vue de fins mystérieuses, bien supérieures à la satisfaction que nous éprouvons à nous pourlécher les lèvres d'un produit fort doux, et à en remplir nos bidons pour en faire de l'argent, ce rôle, dis-je, reste toujours probléma-

tique. Ainsi, des trois facteurs en présence, le premier, le plus infime, le plus faible, est sûr ; le second, l'homme intelligent et orgueilleux, peut l'être et cherche à le devenir ; le troisième, tout-puissant, reste incertain. Je le répète sans ironie, mais pour rappeler combien sont mesquines, irraisonnées, blasphématoires, les plaintes et les récriminations qu'amène sur nos lèvres un état de choses qui n'est pas de notre goût, et au sujet duquel le Créateur a négligé de nous consulter.

Les abeilles elles-mêmes, d'ailleurs, nous donnent à cet égard une belle leçon : elles qui vont mourir avant que juin prodigue à nouveau les fleurs dans les prairies et y distille le précieux nectar, elles qui n'ont connu que la misère, l'attente inquiète, légitime, de richesses constamment refusées, elles, pourtant sujettes comme nous à la colère, ne connaissent ni l'impatience ni le murmure. L'homme, avec ses procédés incompréhensibles, barbares souvent, les irrite, et sa seule présence est capable de transformer parfois ces paisibles petites bêtes en furies avides de vengeance ; la nature, leur mère comme la nôtre, peut être pour elles une marâtre cruelle ; elles souffrent en silence, sans comprendre les dispensations qui vont décider de la vie ou de la mort de la communauté. Nous sommes, dira-t-on, plus que des abeilles. J'en conviens, en effet, mais c'est le prouver mal que de nous montrer plus incapables qu'elles de supporter l'adversité.

Et puis soyons justes : ce que nous appelons disette est toujours quelque chose de relatif. L'homme, jamais satisfait de ce que la terre arrive à produire sans son intervention, par le jeu bien équilibré de ses forces et de ses ressources, la violente et la pression en appliquant dans mille domaines des procédés de culture intensive qui peuvent multiplier ses revenus, mais le forcent à un travail, à une attention et à des dépenses de tous les instants. La nature s'y prête, c'est bien ; mais elle n'a que faire de l'homme. Son but n'est pas de l'enrichir au détriment des autres créatures, mais d'assurer l'existence de tous ses enfants. L'homme, ce gros pillard, dont le point de vue est tout différent, et que les bêtes du bon Dieu doivent trouver par trop envahissant, choisit parmi les dons du ciel ceux qui répondent à ses goûts, exige aussitôt des rations doubles, triples et centuples, et dans les années où malgré son génie, malgré ses sueurs et l'argent dépensé, la manne convoitée lui est chichement mesurée, le voilà qui crie misère et famine, et cite à sa barre le ciel, la terre et tous les éléments, leur demandant pourquoi. « Tais-toi, bavard égoïste, répond la nature, et songe plutôt que dans ce monde où tu exhales ta plainte amère on ne meurt guère de faim que par ta faute. Tu te plains de devoir nourrir tes abeilles : as-tu nourri de ton sirop

frelaté celles que j'entretiens à l'abri de tes mains et de tes regards profanateurs dans le sein de mes forêts. Guidées par mes seules lois, elles ont compris le danger d'une multiplication exagérée et ont réussi, dans le chaud et tranquille abri des vieux troncs d'arbres, à se maintenir en nombre suffisant et à amasser des provisions qui les feront vivre jusqu'à la saison prochaine. Tu as voulu, toi, faire recueillir à ton profit le miel que je répands parfois sans mesure dans les prés et dans les bois, et il t'a fallu, dans tes ruches immenses, gavées d'une nourriture factice, des abeilles par millions. Je t'ai laissé faire sans te rien promettre ; de quoi te plains-tu ? Ces légions innombrables d'abeilles qui doivent l'existence à tes artifices sont à toi maintenant ; prends-en soin selon les connaissances que tu as acquises en scrutant mes secrets, et n'attends pas que je me dérange pour toi. »

Ce langage doit-il nous faire revenir aux procédés simples et peu dispendieux du fixisme ? Non pas : assez intelligents et assez habiles pour recueillir un superflu qui se perdrait sans nous, nous ne renoncerons pas à nos prérogatives, et, acceptant la royauté dont nous sommes investis, nous en accepterons aussi les responsabilités et les devoirs, sous peine d'en être reconnus indignes.

La pensée que nous sommes en quelque sorte la Providence de nos abeilles, que, soustraitez en partie par nous aux lois de l'économie générale, elles ont droit à notre sollicitude, et que toute souffrance qu'elles endurent par notre faute nous accuse auprès du Père de toutes les créatures, cette pensée n'est-elle pas propre à nous les faire aimer encore davantage, et ne nous interdit-elle pas comme un crime de lèse-majesté toute négligence à leur égard ?

Et cette sollicitude aura sa récompense : une seule année d'abondance, que dis-je, une seule année moyenne nous apportera de riches compensations, et c'est pour nous aussi, apiculteurs, qu'est cette parole de l'Ecriture : « Celui qui marche en pleurant quand il porte la semence reviendra avec allégresse quand il portera ses gerbes. »

Les années pauvres ont du bon ; n'en médisons pas trop. Nulle autre ne nous permettra d'apprécier aussi bien les aptitudes et la valeur de nos différentes colonies. J'ai dit plus haut que l'abeille est, des trois facteurs du succès, celui qui ne faillit pas à sa tâche. J'avoue qu'il faut faire ses réserves. Il est des races qui valent mieux que d'autres — demandez à M. Ruffy — , mais dans toute race aussi, certaines colonies ont plus de courage, plus d'entrain ; elles ont, semble-t-il, ceci de commun avec l'humaine nature, qu'on rencontre chez elles des tempéraments divers et des caractères fort variés. Il y a le tempérament bilieux. Les abeilles ont-elles de la bile ? Je ne sais, et cela ne fait rien à l'affaire ; mais les symptômes sont là :

colères soudaines et violentes, prompt recours aux armes, voies de fait suivies de mort ; rien n'y manque ; je n'insiste pas.

Il y a le tempérament sanguin. Ah ! celui-là, parlez-m'en : sang abondant et vigoureux, de la vie par conséquent, un travail ardent, rapide et bon. Méchantes aussi bien souvent, chacun le sait, mais on leur pardonne. Voilà de bonnes et braves petites bêtes. Qui ne les a vues cet été, en pleine disette, partir tout de même en campagne, s'en allant Dieu sait où, dans les forêts, sur les montagnes, le long des cours d'eau, et réussissant chaque jour, à force de travail, à augmenter de quelques centaines de grammes les provisions de la colonie.

Il y a les lymphatiques : mollesse, manque d'entrain, paresse invétérée, on connaît ces ruches où pourtant le monde ne manque pas, l'appétit moins encore, mais où l'on se ménage, où l'on paraît craindre de s'enrhumer dans des sorties trop hâtives ou des rentrées trop tardives, ou d'attraper des coups de soleil dans les chaudes heures du jour ; ces ruches néfastes, que M. Vielle, dans ses légendaires tournées, désigne de son doigt inexorable et scrute ensuite de son œil qui voit tout. Ça se maintient, ça vivote, et ça ne donne rien. On se demande si, en prêtant l'oreille, on n'y entendrait pas, pour peu qu'on sache un peu d'esperanto, les abeilles discuter les revendications des classes ouvrières et fulminer contre les patrons exploitateurs. Oui, ces ruches-là existent, mais nous ne sommes pas forcés de les tolérer. Notre bon cœur répugne à user du droit de vie et de mort sur nos pauvres petites bêtes ; mais notre devoir est de chercher la cause de cette impuissance pour la supprimer. La reine, l'âme de la ruche, est peut-être la grande coupable. M. Ruffy et d'autres — détournez-vous, âmes trop tendres, — y remédient d'un coup de pouce et par l'introduction d'une jeune majesté sans défaut. Je vous entendez dire avec un hochement de tête : « Ça ne néussit pas toujours ! » Eh bien, alors, interrogeons l'histoire : elle nous dira ce qu'on fait des nations jugées indignes de conserver leur autonomie. Pauvre Pologne, qui pourtant ne l'avait pas mérité ! Bref, de pareilles colonies ne doivent être dans un bon rucher qu'un faible minimum ; en réduire le nombre le plus possible est affaire de l'apiculteur, et la thèse de l'inaffabilité de l'abeille bien sélectionnée, se remet d'elle-même debout.

Une année de disette est particulièrement favorable pour opérer cette sélection. Lorsqu'il y a abondance, toutes les ruches, sinon toutes les hausses, se remplissent ; les incapables elles-mêmes se trouvent à l'automne pourvues du nécessaire, ce qui fait qu'on les tolère, quitte à en porter la charge l'année suivante encore. Mais quand il y a famine, on serre les choses de plus près, et celui qui,

faisant sa visite d'automne, bien au courant des conditions dans les-
quelles chacune de ses ruchées s'est développée depuis le printemps,
peut comparer les résultats acquis, est à même de porter des juge-
ments sûrs et décisifs sur leur valeur respective, et, en face du
dénouement, trouve le courage nécessaire aux grands remèdes.

Et pourquoi ne pas le dire, en jugeant nos abeilles, nous nous
jugeons nous-mêmes et apprenons à connaître notre propre valeur.

Qui de nous, dans cet examen rétrospectif, n'a fait son *mea culpa* et ne s'est écrié : « Ah ! si j'avais pourtant su ! » Oui, une année de disette est la pierre de touche qui fera reconnaître, à ne pas s'y méprendre, les vrais apiculteurs de ceux qui n'en sont que la contrefaçon. Il faut bien, n'ayant pas d'autre terme à sa disposition, ranger sous cette flatteuse appellation ceux qui soignent des ruches non seulement par intérêt, mais par goût et par amour, comme aussi les brasseurs d'abeilles, heureusement rares, ceux-ci, n'est-ce pas ? ne sacrifiant qu'au dieu Profit, et les gâcheurs qui, par simple caprice, sans vocation, sans esprit de suite, sans posséder en un mot le feu sacré, tripotent dans leurs ruches au petit bonheur, s'enthousiasmant dans les bonnes années à la vue de quelques belles hausses, et qui, lorsque arrivent les contremorts, la famine, la nécessité de nourrir, jettent le manche après la cognée et font litière de l'apiculture et de tout ce qui s'y rattache, voire même de notre digne société et de notre non moins digne *Bulletin*. Il y a enfin la catégorie, ici et là représentée, de ceux qui, sur le conseil malencontreux de tel ou tel, ont fait l'acquisition de quelques ruches Dadant, pour en faire l'essai et les comparer aux ruches fixes, les traitant comme ces dernières, et ne les ouvrant que toutes les années bissextiles, et lèvent les bras au ciel lorsqu'un membre de la société à laquelle ils sont affiliés, sans trop savoir pourquoi, va mettre d'une façon intempestive dans leurs ruches son nez inquisiteur et y découvre d'affreuses bâties noires, inégales, trouées, moisies, pêle-mêle avec des toiles d'araignée, des nids de souris et des déchets de cire, vestiges du travail intéressant des petits rongeurs et des larves de fausse-teigne... quand il n'y a pas la loque !

Une année comme celle-ci ne peut manquer d'opérer un salutaire triage. Beaucoup ont l'excellente idée de renoncer à l'apiculture et de vendre abeilles, caisses et rayons. Personne ne s'en plaint, surtout pas les apiculteurs sérieux qui ont jeté plus d'un regard inquiet du côté de tel rucher mal tenu, foyer particulièrement propre à l'éclosion de la terrible loque.

Et pour celui qui s'intéresse, si peu que ce soit, à ses abeilles, une année de disette est un coup de fouet qui ne peut manquer de le faire observer, réfléchir, et contribuera peut-être mieux que tous les ensei-

gnements du monde à faire de lui un véritable apiculteur. Telle ruche, forte au printemps, pourvue d'une bonne jeune reine, mais pauvre en vivres, n'a pas été secourue ; elle n'a rien pu recueillir, a périclité ; il a fallu la nourrir complètement et il se peut qu'il faille renoncer à la remonter au printemps prochain. Dis-toi bien, aussi, qu'avec quelques litres de sirop donnés en mai, et une couverture qui aurait mieux conservé la chaleur intérieure de la ruche, tu aurais conservé une colonie pleine de promesses, prête à partir en campagne l'an prochain. Et cet essaim qui ne demandait qu'à vivre et prospérer, et que tu as jeté pour ne plus t'en inquiéter, dans une grande ruche vide et froide ! Vois ce misérable groupe, qui tiendrait dans nne seule main et se serre, à bout de ressources, autour de la reine affaiblie, aux ovaires rétrécis, pauvre bestiole destinée pourtant à donner naissance à des myriades d'abeilles vigoureuses, si tu avais su faire ton devoir. Maintenant, cette misère ne peut même passer l'hiver et doit être supprimée ; c'est ta faute. Qui n'a eu l'occasion de faire ainsi de salutaires réflexions sur sa négligence ou son incapacité, et n'en a été instruit et stimulé ?

Nous avons pu remarquer aussi que, dans les règles données en apiculture, il ne faut pas être trop absolu, ces règles devant être modifiées considérablement suivant les circonstances. Nombreux auront été, par exemple, cette année, ceux qui, ayant posé leurs hausses à l'époque habituelle, sur des ruches bondées d'abeilles, opération qu'ils croyaient faire à coup sûr, assez tard pour éviter tout refroidissement du couvain, assez tôt pour prévenir l'essaimage et permettre aux abeilles d'emmager la récolte, ont dû se remettre en mémoire cette vérité trop oubliée, à savoir que la pose des hausses change notablement, d'une façon brusque, les conditions de la ruche et est pour celle-ci un moment critique. Il faut, malgré les précautions prises, développer tout à coup beaucoup plus de chaleur pour mener à bien l'énorme quantité de couvain que renferme la ruche à cette époque, et la consommation augmente par conséquent dans de fortes proportions. Tout va bien sans doute si la température reste douce, si la miellée paraît, ou si le corps de ruche renferme assez de provisions pour suffire à tous les besoins. Si, par contre, la bise s'élève et persiste, et si la ruchée, quoique bien populeuse, n'ayant que peu de réserves, doit dans ces conditions activer le chauffage, consommer beaucoup, il y aura non seulement arrêt, mais recul dans le développement de la colonie. La ponte cesse ; tout le jeune couvain pour lequel la reine s'est inutilement épuisée, qui a coûté à nourrir déjà tant de pollen et de miel, est impitoyablement sacrifié. Ah ! si la météorologie pouvait nous dire, seulement huit jours à l'avance, le temps qu'il va faire, comme notre tâche serait

plus facile ! Elle ne le peut pas, donc soyons prudents. On craint l'essaimage ; mieux vaut peut-être en courir le risque, et déjà le malheur n'est pas si grand, que de compromettre le résultat de tout une campagne. En tout cas, ne posons pas les hausses sans nous assurer qu'il se trouve en bas, de chaque côté du groupe, des rayons bien garnis. Il faudrait en avoir en réserve pour les placer là à ce moment, vu qu'en nourrissant à cette époque par les moyens ordinaires, on s'expose à voir les abeilles porter du sirop de sucre dans la hausse. Celle-ci posée, recouvrons-la avec soin, et assurons-nous que tout ferme et joint bien.

Une autre observation concerne le nourrissage d'automne. On peut le faire, c'est connu, et M. Ruffy dirait : *il faut* le faire aussitôt la récolte terminée. Mais quand se termine-t-elle, cette fameuse récolte ? En 1892, elle durait encore en septembre, et depuis lors on ne perd tout espoir qu'en mordant dans le premier gâteau aux pruneaux. Cessons donc de nous faire illusion : chez nous, les récoltes tardives sont exceptionnelles, et l'expérience nous apprend que, du moins dans le Jura, la récolte d'août, lorsqu'elle a lieu, est toujours la continuation de celle de juillet. Si celle-ci n'apparaît pas, on peut hardiment enlever les hausses, pour les nourrisseurs, et les remplir. Qui ne l'a fait très tôt cette année a eu sans doute de pénibles surprises. Combien de ruches ont eu besoin de ce secours précoce pour refaire leurs populations en vue du long hiver ! Il sera peu aisé, au printemps prochain, de remonter celles qu'on a laissées s'affaiblir jusqu'au mois d'octobre.

L'apiculteur, comme tout mortel, est sujet à l'emballement. Les années maigres constituent contre ce mal un curatif sans pareil. Avec quatre ruches on a fait telle année 100 ou 120 kilos de miel ; on en parle en secret à ses intimes, on en rêve, on fait des calculs par lesquels il est démontré avec la dernière évidence qu'avec vingt ruches on aurait 5 à 600 kilos de la précieuse denrée, et qu'avec cinquante ruches... Dieu ! quelle quantité ! ce serait l'abondance, ce serait la richesse, fruit d'un travail agréable entre tous. Pas de temps à perdre ; vite on lance les premières commandes ; le matériel arrive ; ça marchera vite, allez. Une voix timide formule un conseil ; foin de vos conseils, les chiffres sont là, et les chiffres, c'est un argument irréfutable. Et les belles ruches neuves, toutes pimpantes, s'alignent sur leurs socles de ciment, la cire gaufrée arrive, et les essaims, et les factures, puis, pour finir, l'an de grâce et de misère 1906, avec ses chiffres à lui.

Résultat : réflexions amères, mais profitables. On a rêvé de s'enrichir dans l'apiculture, de renoncer à toute autre tâche ; on s'est cru adroit et malin ; allons donc ! Ta situation, tes aptitudes, ta cons-

cience t'ont poussé à te vouer à une noble tâche qui réclame tes efforts et ton dévouement, qui t'assigne un rôle dans la société où tu vis, et parce que certaine année tes ruches ont rempli leurs hausses, tu allais tout abandonner pour passer désormais ta vie dans ton rucher ! Nul ne te dit de renoncer à l'apiculture ; mais fais-en surtout comme délassement, comme sujet d'étude d'un inépuisable intérêt, comme moyen de communier avec la nature que tu aimes. Les quelques ruches auxquelles tu voudras tes soins constants et entendus te paraîtront, dans les années de disette, une charge légère, et dans les autres, te récompenseront richement de tes peines et de tes sacrifices. Tu auras du miel à profusion, et ce délicieux produit donnera aux tiens la santé ; tu auras la joie d'en offrir à tes parents, à tes amis, et tu en vendras ; tu verras même parfois ta bourse se remplir.

Je n'entends pas par là condamner ceux qui se vouent exclusivement à l'apiculture et règnent sur des centaines de ruches, pas plus que les privilégiés pouvant se livrer en grand à la culture du blé ou de la vigne ; mais je crois pourtant que beaucoup d'entre nous feraient bien de s'en tenir aux proportions modestes dont je viens de parler et que l'an 1906 nous le dit bien clairement. L'apiculture est peut être de tous les travaux de la campagne, celui qui s'accommode le moins de n'importe quelle négligence. Ce qu'elle exige pour produire le résultat maximum possible doit être fait, et être fait au moment voulu. La moindre faute, la moindre omission se paient. C'est donc une grosse erreur de croire qu'un homme occupé et qui ne peut être sûr de pouvoir faire toujours chaque opération en temps opportun retirera de quarante ruches un profit quadruple de ce qu'il peut retirer d'une dizaine. Les dépenses augmentent bien dans cette proportion ; quant aux recettes, répondez, vous qui en avez fait l'expérience. A chacun de voir ce qu'il peut faire sans jamais être débordé par le travail, sans risquer de voir la joyeuse ardeur des débuts se transformer parfois en lassitude et en dégoût.

Rappelons-nous enfin que nos plus savantes théories, nos efforts les plus intelligents et les plus persévérandts ne peuvent tendre qu'à ceci : avoir fait notre possible, c'est-à-dire notre devoir. Quant au succès, il ne dépend de nous qu'en partie. Il nous plairait sans doute d'être aussi assurés du résultat de notre labeur que le mathématicien l'est de ses calculs, et de n'être pas rappelés sans cesse à l'obsédant et humiliant adage : L'homme s'agit et Dieu le mène. Peut-être saurions-nous nous enrichir ; je doute que nous en fussions plus heureux. L'homme est ainsi fait qu'il se fatigue des chemins trop battus et des succès trop certains ; il lui faut de l'inconnu, du mystère dans le but qu'il poursuit, et l'espérance le stimule davantage que la certitude. L'espérance a la vie dure, n'est-ce pas ? elle n'a pas sombré dans nos bidons vides.

Mais voilà pour une fois assez de papier noirci. Puissions-nous songer tous si bien à ces choses et en faire à tel point notre profit que le ciel nous juge dignes désormais d'être gratifiés abondamment de ses dons les plus doux, et qu'avant bien longtemps nous n'ayons pas besoin qu'une nouvelle année de disette nous remette en mémoire les sévères leçons de 1906.

C'est la grâce que je *nous* souhaite.

E. FARRON.

**RAPPORT SUR LE CONCOURS DE RUCHERS
DANS LE CANTON DE GENÈVE**

Messieurs et chers collègues,

Lors de l'assemblée générale tenue en décembre 1905, sur la proposition de son comité jugeant la chose possible vu l'état relativement prospère de ses finances et les encouragements qu'on lui avait fait espérer de divers côtés, la Section genevoise décida de faire un concours de ruchers, avec primes et diplômes, si les circonstances le permettaient.

A cet effet, le comité fut chargé de nommer une commission pour élaborer les conditions de ce concours qui furent présentées, discutées et votées dans une assemblée générale tenue en février. Voici quelques-uns des articles extraits de ce travail :

* * *

ART. 2. — Les ruchers sur territoire du canton pourront seuls concourir.

ART. 5. — Il sera établi trois catégories de ruchers :

1^{re} catégorie, les ruchers de plus de 15 ruches.

2^e » » » 6 à 15.

3^e » » » 1 à 5.

ART. 6. — Chaque membre ne pourra concourir que dans une seule catégorie et dans un seul arrondissement.

ART. 8. — La visite se fera si possible à partir du 15 avril.

ART. 9. — Le jury nommé par le comité se composera de trois membres et d'un suppléant, dont deux pris parmi les membres des arrondissements ne concourant pas. Le troisième, qui remplira les fonctions de président sera étranger à la section.

*

Quoique cela ne soit pas stipulé, dans l'esprit de chacun, celui-ci devait être choisi dans la Société romande.

En outre et tout en le laissant entièrement libre dans ses appréciations, le comité pria le jury de tenir compte des indications suivantes :

- 1^o Du développement des colonies.
- 2^o De l'égalité des populations.
- 3^o De l'aspect général des rayons.
- 4^o De l'état de santé des colonies.
- 5^o Des ruches fabriquées par l'apiculteur.
- 6^o De l'état d'entretien des ruches et du matériel.
- 7^o Du fait qu'il pouvait être décerné dans chaque catégorie un prix d'honneur et des prix de 1^{re}, 2^e et 3^e classe.

Une fois ces bases établies, le comité se mit à la besogne pour réunir les éléments nécessaires à la réussite de cette entreprise.

Grâce au dévouement, 1^o de notre ami Vielle, toujours prêt à mettre sa complaisance et sa compétence au service de ceux qui le lui demandent, et 2^o de nos collègues genevois MM. Meyerat (l'un des fondateurs de la section) et Morin, qui acceptèrent ce mandat sans se faire prier, le jury fut vite et bien composé.

Quant au nerf de la guerre ou plutôt du concours, le comité rencontra beaucoup de bonne volonté. Rares en effet ont été les oreilles restées sourdes à son appel et nous profitons de l'occasion pour adresser à qui de droit de vifs et sincères remerciements.

Le nombre des inscriptions aurait pu être plus élevé, car quoique chaque membre ait recu une feuille d'inscription à remplir, 17 seulement prirent part à cette joute, au nombre desquels deux dames, ce dont nous nous félicitons en formant le vœu que leur exemple soit suivi l'an prochain.

Les inscriptions se répartissaient ainsi :

- 3 en première catégorie ;
- 7 en deuxième catégorie ;
- 7 en troisième catégorie.

Il est juste de dire que pour 1906 le comité avait jeté son dévolu sur l'arrondissement de la rive droite du Rhône de beaucoup le plus petit du canton puisqu'il ne comprend que 13 communes.

D'après le résultat indiqué plus loin, on peut voir que la quantité était compensée par la qualité, puisque sur les 17 participants 13 ont été diplômés.

La date du concours, subissant les conséquences du retard général de la nature, fut fixée au 16 mai. Les visites durèrent quatre jours.

Le diplôme donna pas mal de fil à retordre. Enfin, après bien des discussions et des tractations, si l'on peut en croire les on-dit, elle fut résolue à la satisfaction générale.

Tirons maintenant quelques conclusions du volumineux et consciencieux rapport présenté par M. Vielle.

En ce qui concerne les systèmes de ruches, la Dadant type est de beaucoup la préférée, puisqu'il en existe 75 sur les 157 visitées. Viennent après les Layens (37) suivies de près par les Dadant-Blatt (36), puis 4 Alberti (ruches assez semblables aux Berlepsch) et enfin 5 Danzenbacker, plus petites que les Dadant-Blatt et particulièrement destinées à produire du miel en sections.

Une constatation réjouissante est que la loque semble entrer dans une période de décroissance. En tous cas elle a disparu à peu près de deux ou trois des ruchers visités où elle sévissait autrefois avec intensité, cela grâce aux soins et à la persévérance apportés au traitement. Tel est le cas du rucher de M. Ramusat à Meyrin, où elle existait il y a trois ans lors du passage de MM. Vielle et Bretagne et qui en est actuellement indemne, ainsi que de celui de M. Ramu à Dardagny, décimé il y a quelques années par cette maladie que les soins assidus du propriétaire ont fait disparaître. Il en eût été certainement de même avec celui de Mme Faillettaz à Chouilly, si au printemps dernier elle ne s'était pas servie d'anciens rayons non désinfectés. Avertie du danger, et persévérande comme elle l'est, il y a toute chance qu'elle soit débarrassée sous peu de cette visiteuse désagréable. Quoique nous n'en soyons pas encore arrivé à dire comme certains apiculteurs par trop optimistes : « Pour moi la loque n'est rien du tout », les faits ci-dessus autorisent cependant à croire qu'elle peut être vaincue, lorsqu'elle est sérieusement prise à partie.

En consultant le compte rendu, attribué par M. Vielle à chacun des membres ayant concouru, il ressort que la majorité de ceux-ci sont dans la bonne voie. Généralement leurs colonies étaient populeuses et auraient fait une belle récolte, si les éléments naturels indispensables n'avaient pas fait défaut cette année au moment psychologique. Que ce résultat ait été atteint d'une façon ou de l'autre, il n'en est pas moins l'œuvre d'apiculteurs ayant saisi la clef du mystère de la réussite.

En résumé il se dégage du rapport de cette première étape, que M. Vielle (expert d'autant mieux qualifié pour porter un jugement que c'est sa deuxième visite de ruchers dans notre canton) a reconnu que l'apiculture a progressé et que les efforts et les sacrifices faits dans ce domaine ne l'ont pas été en vain. Cette appréciation est la meilleure récompense que puisse ambitionner le comité de la section faisant l'objet de ce compte rendu.

Chambésy, le 20 octobre 1906.

A. PRÉVOST,

Président de la Section genevoise.

PALMARÈS

1^{re} catégorie : Prix d'honneur, M. E. Uhlemann, à La Plaine.

1^{er} prix, M. Ch. Gaillard, à Vernier.

Pas de 2^e.

3^e prix, Mme Failletaz, à Chouilly.

2^e catégorie : Prix d'honneur avec félicitations du jury, M. C. B., à Pregny.

1^{er} prix, Mlle Weyermann, au Pommier.

1^{er} prix *ex æquo*, M. Golaz, à Chambésy.

2^e prix, M. Jules Ramu, à Dardagny.

2^e prix *ex æquo*, M. Rollando, à Meyrin.

3^e catégorie : 1^{er} prix, MM. L^s Simonet et fils, à Meyrin.

2^e prix, M. L. Schœlhammer, au Grand-Saconnex.

M. Bal, à Meyrin.

M. Fetz, à Meyrin.

M. Ramusat, à Meyrin.

CORRESPONDANCE

Marchissy, le 25 novembre 1906.

Monsieur,

Je me permets de vous faire parvenir le résultat de mes observations sur la « Fécondation des reines », dont a parlé M. Pratt dans le dernier numéro du *Bulletin*.

FÉCONDATION DES REINES

J'ai été fort surpris en lisant l'article concernant les observations de M. Pratt sur la fécondation des reines. J'ai toujours élevé mes reines et un grand nombre chaque année (ayant plus de cent ruches et pratiquant l'apiculture depuis de nombreuses années). J'ai souvent surpris de jeunes reines à leur sortie de la ruche, mais une fois dans les airs il faudrait des yeux d'aigle pour pouvoir les suivre, surtout dans un vol extraordinairement rapide, comme le dit M. Pratt. Je n'ai non plus jamais vu de pelotes de bourdons, ni ceux-ci se battant entre eux.

John BASSIN, Marchissy (Vaud.)

GLANURES

Nous lisons dans le *Nouvelliste vaudois* :

LE MIEL CONTRE L'INSOMNIE

« Un médecin raconte qu'il souffrait depuis longtemps d'insomnie qu'il ne savait comment guérir. Une nuit qu'il ne pouvait dormir, il prit par hasard quel-

¹ N^o 12, 1906.

ques cuillerées de miel avec un biscuit. Il se recoucha et s'endormit immédiatement.

» La nuit suivante, il employa le même moyen avec le même succès. Dès lors il ne manqua plus, avant de se coucher, de prendre trois ou quatre cuillerées de miel. Les nerfs se sont calmés et il dort maintenant très régulièrement. Le remède est facile... et agréable à essayer. »

Nous employons ce remède depuis plus d'une année avec le même résultat favorable.

L. RÉD.

ERRATA

Dans la table des matières de l'année 1906, au bas de la deuxième page, lisez

« Vue de Monthey », au lieu de « Vin de Monthey ».

A la troisième page ajoutez au nom des collaborateurs :

Ruffy, E., 7, 75, 124, 127, 131.

Rubattel, E., 99, 144.

Robert, P., 190.

Robert, L., 126.

Et page 243, 9^{me} ligne, « Hruschka », au lieu de « Krusehka ».

Etablissement d'apiculture et d'élevage de JEAN IVANOFF

Gueorguievsk, province Terskaya, Russie (Caucase).

ABEILLES CAUCASIENNES DE LA RACE D' « ABKHASIE » PURES

Séries	PRIX-COURANT	LA PIÈCE					
		15 mars	avril	mai	juin	juillet et août	sept. et octob ^e
A	Reine éprouvée fécondée. . . . Fr.		8	7 50	7	7	6.50
B	» » de choix. . . . »		10	10	10	10	10
C	» d'élevage » d'un an »	19	19	19	19	19	19
D	Colonies complètes, ds une caissette (expédition spéciale) sur 9 cadres 305 × 220 mm., avec provision du couvain	»	20	20	20	juillet	18
E	Un essaim (avec reine féc.) 500 gr. »			14	13	12	
E a	» » » 1 k ^o »			15	13	14	
E b	» » » 1 k ^o 500 »			17	16	15	

Le prix des objets placés sur les séries A, B et C franco par la poste. Le prix des colonies et essaims s'entend franco d'emballage en gare de départ, port non compris. La bonne arrivée des abeilles est garantie. Toute reine qui arriverait morte devra être retournée aussitôt dans sa boîte d'expédition intacte, pour en recevoir une de remplacement. Si toutefois un essaim ou une colonie arrivait mort par suite d'un trop long retard dans les voyages ou toute autre cause, prière de le retourner immédiatement en gare de Neslobnaya, Wladikhavkaskoy, chemin de fer, avec un certificat du chef de gare. Prière d'écrire lisiblement son adresse et d'indiquer le bureau de poste et la gare qui desservent la localité. Le paiement doit être effectué en même temps que les commandes. Pour une commande de 10 reines ou 10 essaims, on en reçoit un 11^e gratis.

J. IVANOFF.

Correspondance en russe, français, allemand et anglais.